

dial

diffusion de l'information sur l'Amérique latine

43 TER, RUE DE LA GLACIÈRE - 75013 PARIS - FRANCE - TÉL. (1) 43.36.93.13 - FAX. (1) 43.31.19.83

Hebdomadaire - n° 1788 - 8 juillet 1993 - 3,50 F

D 1788 GUATEMALA: LES DEUX COURANTS DU MOUVEMENT INDIEN

Depuis des années, le mouvement indien au Guatemala est perçu comme combattif et unitaire, que ce soit à travers le dernier épisode en date du retour des réfugiés (cf. DIAL D 1750) ou avec l'attribution du Prix Nobel de la paix 1992 à Rigoberta Menchú Tum (cf. DIAL D 1740). Une autre tendance du mouvement indien moins connue est celle, plus intellectuelle et culturelle, que représente Demetrio Cojtí (cf. DIAL D 1460). Les divergences entre ces deux sensibilités sont devenues publiquement notoires au moment de la rencontre entre Indiens, Noirs et organisations populaires d'octobre 1991 à Quetzaltenango (cf. DIAL D 1637 et 1714). On note cependant une évolution ces derniers temps chez les uns et les autres: la tendance culturelle incarnée par Demetrio Cojtí a accepté de participer aux négociations politiques de paix; et la tendance politique incarnée par Rigoberta Menchú est actuellement soucieuse de réintroduire dans sa problématique une approche culturelle accrue. Le "portrait indien" ci-dessous présente cette double cristallisation. Article tiré de **Pensamiento Propio** de juin 1993.

Note DIAL

PORTRAIT INDIEN

(par Haroldo Shetemul)

Le Chilam Balam (1) l'a dit.

La nouvelle vie des Mayas a commencé en 1992.

Les chamanes ne se cachent plus pour brûler le **pom** (2) aux dieux de la montagne. Les prêtres, descendants directs des dieux, sont enfin sortis de la nuit. Le soleil, victorieux, a livré sa grande bataille contre le jaguar des ténèbres. Les Indiens célèbrent l'aube nouvelle et discutent de leur avenir, sans toutefois abandonner leurs querelles et leurs sectarismes. Le pouvoir indien marque la nouvelle ère d'un pays, le Guatemala, avec ses dix millions d'habitants dont six se répartissent en une vingtaine d'ethnies descendant des Mayas.

Pour les uns, l'avenir des Mayas dépend de leur capacité à rejoindre les intérêts de classe des secteurs sociaux exploités et opprimés. Pour les autres, le peuple maya doit se concentrer sur la lutte ethnique et culturelle, sur le droit à l'autonomie et sur un projet propre de développement. A la tête de ces deux courants il y a deux figures éminentes du monde indien guatémaltèque: Rigoberta Menchú, Prix Nobel de la paix 1992, et Demetrio Cojtí, diplômé en communication et principal théoricien maya. La première tendance s'exprime par le Comité d'unité paysanne (CUC), et la seconde par l'Académie des langues mayas.

Le point de vue des vaincus

Marta Casaus Arzú affirme dans son livre "Guatemala: linaje y racismo" que, à partir de la conquête du pays, les descendants des Castellans, mélangés à d'autres émigrants européens, ont soumis les peuples indiens. Cette oligarchie, qui se retrouverait aujourd'hui dans les vingt-deux familles détenant le pouvoir politique et économique, a posé les bases d'une société ségrégationniste dont la fortune résulte de la spoliation et de l'oppression des descendants des conquies.

D'après Santiago Bastos et Manuela Camus, il en a été ainsi jusqu'à la décennie des années soixante de ce siècle-ci, quand l'Indien a commencé à s'intégrer à la production marchande, grâce aux changements occasionnés par la politique de substitution des importations. Dans leur ouvrage "Rompiendo el silencio", Bastos et Camus expliquent que ce sont des membres de l'Eglise catholique et du Parti démocrate chrétien qui ont alors ravitaillé en ingrédients idéologiques les futurs dirigeants indiens (3). Mais cette organisation encore embryonnaire n'a pas participé à la guérilla qui commençait dans les années soixante, vu que, pour les guérilleros, le milieu indien n'était pas un bon terreau pour leur plateforme marxiste-léniniste. C'étaient à l'époque les intellectuels métis ou ladinos (4) qui théorisaient sur les groupes ethniques. Tandis que Severo Martínez estimait que l'approche ethnique était un obstacle à la lutte des classes, Carlos Guzmán Bockler pensait qu'au Guatemala la lutte des classes se vérifiait dans les affrontements ethniques.

En marge de ces approches théoriques, cependant, un début de mouvement indien prenait forme sur la base de revendications encore peu précises, greffées sur des positions davantage religieuses que politiques. Deux événements d'importance ont eu lieu en 1977 et 1978, avec l'apparition de la revue **Ixim** et la création du **Comité d'unité paysanne** (CUC), qui allaient progressivement caractériser les deux courants de la pensée maya actuelle. D'autres groupes, comme celui de **Cabracán**, prônent le retour au passé et le rejet de toute idéologie occidentale. Pour sa part, le **Mouvement indien Tojil** propose de passer d'une République centraliste à une République populaire fédérale, avec l'autonomie des régions indiennes.

C'est dans ces mêmes années qu'apparaissent deux nouveaux groupes de guérilleros l'Armée de guérilla des pauvres (EGP) et l'Organisation du peuple en armes (ORPA), qui, eux, intègrent dans leur idéologie les revendications indiennes jusqu'alors rejetées par les marxistes (5). Mais au début de la décennie des années quatre-vingt ce sont les populations indiennes du Nord et de l'Ouest du pays qui ont été les plus affectées par les opérations de l'armée. Quelque quatre cents villages ont été rasés et plus d'un million d'Indiens ont dû se réfugier dans les montagnes et au Mexique pour sauver leur vie (6).

Le rapprochement

À mesure que la pression anti-insurrectionnelle se relâchait, le mouvement indien s'est mis à redonner des signes timides d'existence. Le Comité d'unité paysanne qui était entré en clandestinité a commencé à se mouvoir en zone rurale entre les mailles du contrôle militaire. Les anciens membres de la revue **Ixim** ont monté l'Académie des langues mayas du Guatemala. Dans cette nouvelle phase, les positions respectives se sont clarifiées tout en conservant leurs distances.

Avec la déclaration d'Iximché en 1980, le Comité d'unité paysanne s'est rapproché du monde maya. D'autres organisations indiennes font leur apparition, telles que la Coordination nationale de veuves du Guatemala (CONAVIGUA), le Comité national des personnes déplacées du Guatemala, le Conseil des communautés ethniques Rujunel Junam, les communautés de population en résistance et les commissions permanentes de réfugiés au Mexique. Elles se situent à gauche de l'éventail politique. Tout en faisant leurs revendications ethniques et culturelles, elles se définissent par la lutte des classes et par le respect des droits de l'homme. Depuis les années quatre-vingt-dix, ces organisations se sont regroupées dans la coordination **Majawil Q'ij** (7) qui a pour axe principal d'action, comme elles-mêmes le disent, la résistance au système politique en vigueur.

De l'autre côté, qui se définit comme apolitique, on trouve le **Conseil d'organisations mayas du Guatemala** dont font partie l'Académie des langues mayas, le Séminaire permanent d'études mayas, l'Association des écrivains mayas du Guatemala, et le Centre éducatif et culturel maya Cholsamaj. Il a pour caractéristique principale de regrouper l'intelligentsia d'origine maya. Et il mène son combat dans le cadre légal.

La distance

Bien que non exclusives l'une de l'autre, ces deux tendances ont connu des moments de crise dans leurs rapports.

Le premier a eu lieu à l'occasion de la "2e rencontre continentale de la campagne 500 ans de résistance indienne, noire et populaire" qui s'était tenue à Quetzaltenango en 1991 (8). Les groupes populaires n'ont pas tenu compte de la réalité des dits Mayas, lesquels ont adressé des critiques à la rencontre qu'ils estimaient marquée de connotations marxistes. Selon Cojtí, *"au moins 90% étaient des organisations populaires qui ne luttaient pas pour les droits spécifiques des peuples indiens."* Cela voulait dire, ajoute-t-il, que les groupes fondés sur le caractère de classe ne respectent pas l'identité ethnique et culturelle des peuples mayas, et qu'ils ne les utilisent qu'à des fins guerrières. Rigoberta Menchú est elle-même critiquée par les Mayas parce que, selon eux, elle a des visées intégrationnistes; loin de défendre totalement les intérêts indiens, elle s'en sert pour justifier sa position antigouvernementale.

Les organisations populaires indiennes ne sont pas non plus en reste dans leurs attaques contre les dits Mayas. Pour Majawil Q'ij, le problème est que les Mayas sont des intellectuels dont les théories sont marquées par la discrimination envers les ouvriers, les étudiants et les paysans qui sont aussi pauvres que les Indiens. Leur style académique, ajoute cette coordination, les coupe des communautés indiennes. C'est pourquoi ils ne parviennent pas à faire le lien entre Indiens et ladinos pauvres. Et même si cela n'est pas dit ouvertement, on estime que les Mayas seraient en quelque sorte la droite politique des Indiens cherchant à les éloigner de la lutte pour les droits de l'homme.

Une convergence indienne

Pourtant, en dépit de leurs anticorps idéologiques mutuels, ces deux courants ont eu pour la première fois l'occasion de se rencontrer. Cela s'est fait dans la critique qu'ils ont adressée au gouvernement et à la guérilla, à l'occasion des discussions menées dans le cadre des négociations de paix sur les réalités indiennes, mais en l'absence de toute représentation indienne. Alors que les organisations mayas avaient d'abord refusé d'entrer ouvertement dans le débat politique, elles ont finalement accepté d'être membres de la commission des milieux civils qui participe aux négociations de paix, au titre de la "table maya" constituée par Majawil Q'ij et le Conseil d'organisations mayas du Guatemala.

Parallèlement à cette première convergence, on constate que, dans le fond, ces deux courants sont complémentaires. Les organisations populaires indiennes ont la pratique directe des luttes des peuples indiens, tandis que les organisations mayas sont parvenues à élaborer une théorie sur la question ethnique et nationale comme cadre des revendications indiennes. La lutte indienne devrait donc trouver aujourd'hui sa place au sein du cosmos maya si elle veut prendre la mesure de ses évolutions à venir. Pour l'heure, les Indiens ont pris d'assaut la scène nationale. Rigoberta Menchú Tum est un mythe annonciateur du troisième millénaire.

(1) Les chroniques ou livres de Chilam Balam concernent l'histoire des Mayas et des Toltèques de la péninsule du Yucatán dans les siècles antérieurs à la Conquête espagnole du 16e siècle. Les ouvrages ont été rédigés après celle-ci (NdT). (2) Encens (NdT). (3) Au début des années 60, dans l'Ixcán, à l'extrême nord du Quiché, des prêtres nord-américains de la Société Maryknoll fondent des coopératives rurales qui deviennent rapidement prospères. C'est cette réussite d'intégration sociale et économique qui attirera l'attention des groupes de guérilleros blancs et métis, venus s'y installer à partir de 1972 (NdT). (4) Ladinos: originellement, Indiens sachant parler espagnol. Aujourd'hui, métis (NdT). (5) Sur les quatre groupes de guérilla, cf. DIAL D 763 (NdT). (6) Cf. en particulier DIAL D 1179 et 1386 (NdT). (7) Expression qui se traduit par "Aube nouvelle" (NdT). (8) Cf. DIAL D 1637 et 1714 (NdT).

(Traduction DIAL - En cas de reproduction, indiquer la source DIAL)

Abonnement annuel: France 385 F - Etranger 430 F - Avion Am.lat. 500F - USA-Canada-Afrique 470F
Directeur: Charles ANTOINE - Imprimerie DIAL - Com.par.presse 56249 - ISSN 0399-6441